



HAL
open science

Ridere delli errori delli huomini : politique et comique chez Machiavel, de la Mandragore au Prince

Jean-Claude Zancarini

► **To cite this version:**

Jean-Claude Zancarini. Ridere delli errori delli huomini : politique et comique chez Machiavel, de la Mandragore au Prince. Fontes Baratto, Anna. De qui, de quoi se moque-t-on : rire et dérision à la Renaissance, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp.19-40, 2005. halshs-00138380

HAL Id: halshs-00138380

<https://shs.hal.science/halshs-00138380>

Submitted on 16 Apr 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Claude ZANCARINI, Université de Lyon, UMR 5206 TRIANGLE, ENS Lettres et Sciences Humaines, « *Ridere delli errori delli huomini*. Politique et comique chez Machiavel », de la *Mandragore* au *Prince*, in *Cahiers de la Renaissance italienne*, « De qui, de quoi se moque-t-on ? Rire et dérision à la Renaissance », 5, Anna Fontes-Baratto [éd.], Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2004 p. 19-40 ; une version revue et augmentée a également été publiée dans Gennaro Barbarisi, Anna Maria Cabrini, *Il Teatro di Machiavelli*, Milan, Cisalpino, 2005, p. 99-124. C'est le texte auteur de cette dernière édition qui est présenté ici.

“ *Ridere delli errori delli huomini* ”

Politique et comique chez Machiavel, de la *Mandragore* au *Prince*.

Quiconque a lu les lettres privées de Machiavel sait que le Secrétaire florentin possédait une incontestable *vis comica*. Il en fallait pour arriver à convaincre messer Francesco Guicciardini, dont le moins que l'on puisse dire c'est que ce n'était pas un boute-en-train, à faire une blague aux bons frères franciscains réunis en chapitre à Carpi : et pourtant c'est sous le signe de cette *beffa* que commença l'amitié des deux hommes¹. Et puis, il y a dans les lettres de véritables petites nouvelles comiques, comme celle qui met en scène l'horrible vieille qui fit passer à Machiavel le goût des étreintes amoureuses dans le noir², ou encore les récits animés et savoureux de la *brigata*, la cordée de bois qui devient une demi-cordée quand toute la famille s'emploie à l'empiler pour qu'elle tienne moins de place³ : au point qu'en les lisant ses collègues de la chancellerie, de leur propre aveu, « riaient à s'en décrocher la mâchoire »⁴.

Cette *vis comica*, cet esprit facétieux, on a souvent tendance à les oublier quand on lit les textes politiques et historique de Machiavel : n'a-t-il pas, à ce moment-là, endossé des « habits dignes de la cour d'un roi ou d'un pape », ne dialogue-t-il pas avec les grands hommes de l'Antiquité⁵ ? Mais quelques indices incitent à se méfier d'une lecture d'où serait

¹ Voir la correspondance entre les deux hommes, du 17 au 19 mai 1521.

² Lettre de Machiavel à Luigi Guicciardini, 8 décembre 1509.

³ Lettre de Machiavel à Francesco Vettori, 10 décembre 1513.

⁴ “ Le vostre lettere ad Biagio et alli altri sono ad tucti gratissime, et li mocti et facetie usate in epse muovono ogniuno ad smascellare delle risa, e dando gran piacere ”, Bartolomeo Ruffini a Niccolò Machiavelli, 23 octobre 1502

⁵ *Ibid.*

absente la dimension du comique : prenons pour exemple le célèbre hapax machiavélien, *l'arte dello stato*⁶, présent dans la lettre, tout aussi célèbre, qu'il adressa, le 10 décembre 1513 à Francesco Vettori, et dans laquelle il lui annonce qu'il vient de composer « un opuscule *De principatibus* ». On aurait vite fait d'y voir l'annonce qu'il a étudié pendant quinze ans l'art de l'Etat et le pas serait vite franchi qui amènerait à voir là l'annonce de la science de la politique que notre auteur est censé avoir fondé. Or, une telle lecture ne saisirait pas qu'il s'agit là d'un clin d'œil, d'une allusion à son incapacité à parler de *l'arte della seta* ou de *l'arte della lana*, qu'il a évoquée plaisamment dans une autre lettre adressée au même Vettori (9 avril 1513) (*Pure, se io potessi parlare, non potre' fare che io vi empiessi il capo di castellucci, perché la fortuna ha fatto che non sapendo ragionare né dell'arte della seta né dell'arte della lana, né de' guadagni né delle perdite, e' mi conviene ragionare dello stato, et mi bisogna o botarmi di stare cheto, o ragionare di questo*). Au-delà de ce clin d'œil (perçu par Vettori qui lui écrit le 3 décembre 1514 : « *Esaminate tutto, et vi conosco di tale ingegno che, ancora che siano due anni passati vi levasti da bottega, non credo habbiate dimenticato l'arte* »), il y a là une indication qu'il faut saisir : s'occuper des *cose dello stato* est un métier, dans lequel se forge cette « longue expérience des choses modernes » que revendique Machiavel.

Quand, par ailleurs, on rencontre dans une lettre qui décrit « l'état des choses du monde », une description des « princes qui nous gouvernent » qui a l'évidence fait penser à la présentation des personnages d'une comédie⁷, on ne peut qu'être incité à aller voir de près ce qu'il en est des rapports entre politique et comique chez Machiavel, au fil d'un parcours qui mettra en évidence dans la *Mandragola* l'utilisation des analyses politiques à des fins

⁶ « [...] si vedrebbe che quindici anni che sono stato a studio all'arte dello stato, non gli ho né dormiti, né giuocati. »

⁷ Lettre à Vettori du 26 août 1513 : « E quanto allo stato delle cose del mondo io ne traggio questa conclusione : che noi siamo governati da così fatti principi, che hanno o per natura o per accidente, queste qualità: noi habbiamo un papa savio, et per questo grave et rispettivo; un imperatore instabile et vario; un re di Francia sdegnoso et pauroso; un re di Spagna taccagno et avaro; un re d'Inghilterra ricco feroce et cupido di gloria; e' Svizzeri bestiali, vittoriosi et insolenti; noi altri di Italia poveri, ambiziosi et vili; gli altri re, io non li conosco. In modo che, considerate queste qualità con le cose che di presente corrono, io credo al frate che diceva *Pax, pax et non erit pax...* ». On peut évidemment comparer avec la présentation des personnages dans le prologue de la comédie : « Uno amante meschino, /un dottor poco astuto, /un frate mal vissuto, / un parassito, di malizia el cucco, / fien questo giorno el vostro badalucco. »

comiques puis analysera, dans le *Prince* essentiellement, les modules comiques utilisés pour faire comprendre et convaincre.

La Mandragola : la politique comme tonalité du comique⁸

On connaît la trame de la comédie : en se faisant passer — sur les conseils de Ligurio et avec l'aide intéressée de frère Timoteo — pour un médecin qui possède, grâce à une potion de mandragore, l'art de donner des enfants aux couples stériles, Callimaco arrivera à ses fins et fera sa maîtresse de la belle Lucrezia, femme de Nicia, le « docteur peu rusé ». Cette trame, au demeurant, est assez mince ; le chroniqueur vénitien Marin Sanudo [février 1522] la résume de telle façon qu'on comprend à l'évidence que, dès la présentation, l'intrigue est vite comprise au point qu'il n'est pas nécessaire de l'explicitier : pour lui en effet, il s'agit de *la commedia di un certo vecchio dottor fiorentino, che havea una moglie, non potea far fioli, etc...* . On pourrait vérifier la maigreur de la comédie si elle était réduite à sa trame en lisant *La Potione* (1552), farce de messer Andrea Calmo, auteur-acteur vénitien, qui effectue précisément cette *reductio ad essentiam* : on verrait alors qu'il ne reste pas grand chose à se mettre sous la dent ! La force du texte provient en effet, non de cette intrigue *scontata*, mais d'une maîtrise langagière qui joue un rôle déterminant pour la caractérisation des personnages et d'un jeu de citations, de clins d'œil, d'emprunts à la comédie latine et à la nouvelle florentine (notamment Boccace), d'une part, et aux textes politiques de Machiavel lui-même d'autre part. C'est ce dernier point que je traiterai ici avec pour clé de lecture la « thèse » suivante : le Machiavel auteur comique a lu et assimilé le Machiavel politique.

Machiavel cite Machiavel

La présence récurrente de modules langagiers présents dans les textes politiques machiavéliens (et parfois, plus largement, dans la langue politique contemporaine) est le premier élément notable. Certaines de ces auto-citations sont essentiellement des clins d'œil

⁸ Il est presque superflu de rappeler que les liens entre les textes politiques et les comédies, en particulier avec *La Mandragora*, ont fait l'objet de nombreuses et intéressantes analyses critiques, au moins depuis que Francesco De Sanctis a écrit que « quello che Machiavelli è nella storia e nella politica, è ancora nell'arte ». Outre les

qui soulignent le passage d'un domaine sérieux » à un domaine « facétieux » : on pense évidemment à la transposition dans le domaine comique de « l'ordre » militaire qui sera nommé « fronte cornuta » dans *l'Art de la guerre*: « Io voglio essere el capitano, e ordinare l'esercito per la giornata. Al destro corno sia preposto Callimaco, al sinistro io, intra le dua corna starà qui el dottore; Siro fia retroguardo, per dar sussidio a quella banda che inclinassi. El nome sia san Cucú. », IV, 9.

Il faut remarquer toutefois qu'elles font le plus souvent référence à des problématiques qui sont également présentes dans les textes politiques⁹. On trouve ainsi des allusions aux problématiques du temps (« Di cosa nasce cosa, e il tempo la governa. », I, 3), du bien et du mal (« Ed è vero che la Fortuna e la Natura tiene el conto per bilancio: la non ti fa mai un bene, che, a l'incontro, non surga un male. », IV, 1 ; « Come se Dio facessi le grazie del male, come del bene. », IV, 2), du bien certain et du bien incertain (« ...dove è un bene certo ed un male incerto, non si debbe mai lasciare quel bene per paura di quel male. », III, 11), du moindre mal à choisir lors des décisions (« ...gli è ufizio d'uom prudente pigliare de'

interventions de G. Ferroni et G. Sasso, citées *infra* n. 17, on consultera au moins E. Raimondi, *Politica e commedia*, Bologna, Il Mulino, 1972 (réed. 1998) et F. Fido, *Le metamorfosi del centauro*, Rome, Bulzoni, 1974.

⁹ Maîtrise du temps : voir *Prince*, III.

Bien et mal : voir *Prince*, VIII, et notamment VIII, 24 : « Bien employées peuvent être appelées— si du mal il est loisible de dire du bien [*se del male è lecito dire bene*] — celles [*i.e.* les cruautés] qui se font tout d'un coup, par nécessité de se mettre en sécurité... ». Quant à la formule utilisée dans *La Mandragore*, IV, 1, on peut la comparer avec le *ricordo* CXLVI de Francesco Guicciardini : « Infelicità grande è essere in grado di non potere avere el bene, se prima non s'ha el male. »

Moindre mal : voir *Prince*, XXI (« Né creda mai alcuno stato potere pigliare partiti securi, anzi pensi di avere a prenderli tutti dubbii; perché si truova questo nell'ordine delle cose, che mai non si cerca fuggire uno inconveniente che non si incorra in uno altro; ma la prudenzia consiste in sapere conoscere le qualità delli inconvenienti, e pigliare il men tristo per buono. »)

Prise en compte du certain et de l'incertain, voir *Discours*, II, 27 ; à propos de la perte de la république florentine en 1512, Machiavel théorise l'erreur des Florentins en estimant qu'il ont perdu *quella occasione dell'aver uno bene certo, sperando di avere un meglio incerto*. Quant à Guicciardini, c'est dans les *Discours* qu'il écrit pour « faire le point » après la défaite française de Pavie en 1525, qu'il théorise le rôle de la dimension du certain et de l'incertain dans la prise de décision : « [...] a chi teme e' pericoli della guerra, non veggo el più pronto rimedio che proporsi in un medesimo tempo inanzi a gl'occhi, e' mali della pace, et considerare quali sono più certi o maggiori. » Dans sa formulation, Guicciardini introduit à côté de l'idée de grandeur (*maggiori mali/pericoli*) celle de certitude (*mali/pericoli più certi*) ; ce qui pourrait sembler un simple renforcement rhétorique, un effet de style, a en fait une fonction théorique explicitée dans le *Discorso XII* écrit également à la fin 1525 : « a deliberare adunque se si debbe pigliare impresa per opporsi a uno grave pericolo, non s'ha a considerare quale sia maggiore o il male chearesti opponendoti e perdendo o il male che sei per avere non ti opponendo, ma si debbe considerare quale sia più certo [...] hai a volere più presto correre il pericolo di maggiore male per la speranza di poterti liberare che aspettare il male minore senza speranza alcuna di poterlo fuggire. ».

Sur les effets produits par des façons d'agir différentes, voir les *Ghiribizzi al Soderini* et le chapitre XXVI du *Prince*.

cattivi partiti el migliore... », III, 1), des effets semblables que peuvent produire des façons diverses d'agir (« molte volte uno càpita male così per essere troppo facile e troppo buono, come per essere troppo tristo. », IV, 6), à la problématique enfin de l'action nécessaire de l'homme vertueux lorsqu'une occasion se présente à lui. Dans ce dernier cas, la reprise est d'ailleurs pratiquement littérale, l'incitation de Ligurio (IV, 2) « E 'l resto doverrai tu fare da tel » faisant à l'évidence écho à celle, fameuse, du chapitre XXVI du *Prince*, adressée aux Médicis : « ogni cosa è concorsa nella vostra grandezza. El rimanente dovete fare voi. »

Plus globalement, au delà de ces citations ponctuelles qui n'en contribuent pas moins, par leur fréquence non négligeable, à donner son ton à la comédie, celle-ci est une illustration de thèses centrales du *Prince* qui deviennent ici le substrat même du fonctionnement comique et du système des personnages.

La beffa

Le personnage de Nicia (« el piú semplice ed il piú sciocco omo di Firenze », I,1) et le déroulement de la *beffa* dont il est victime semblent fait pour illustrer la thèse de la « simplicité » des hommes, exprimée dans le chapitre XVIII du *Prince* : « [...] sono tanto semplici gli uomini...che colui che inganna troverrà sempre chi si lascerà ingannare ». Au vrai, on peut d'ailleurs se demander s'il n'y a pas dans la formulation politique de Machiavel un retour de la tradition comique florentine et si la constatation dans le domaine politique n'est pas à mettre en liaison avec la valorisation — si présente dans la littérature florentine depuis le *Décameron* — du personnage du « trompeur » qui met son intelligence au service de la mise au ban de la société du « sot », indigne par la même de faire partie de la communauté. Contrairement à la *beffa* où, en général, la communauté citadine se renforce en s'épurant, en chassant ou en stigmatisant ceux qui sont indignes d'en faire partie, la *beffa* de la *Mandragore*, cependant, renforce l'unité de la communauté sans pertes, sans bannis, sans « faire couler le sang » ; en effet, Nicia n'est pas exclu par le « tour » qui lui est joué. Au contraire, sa place sociale sera renforcée par la naissance de l'enfant qui sera avant tout un héritier, qui permettra donc au patrimoine de ne pas être dissipé. Sa raison de vouloir une progéniture est en effet clairement explicitée : c'est parce qu'ils sont « très riches » et qu'ils veulent un héritier que Nicia et Lucrezia meurent d'envie d'avoir un enfant (« ne hanno, sendo ricchissimi, un desiderio che muoiono », I, 1). Tout va donc bien, pour tout le monde,

grâce à la *beffa* ourdie par Ligurio : la tromperie peut servir l'intérêt de tous, trompés comme trompeurs. En ce sens, la comédie montre que Ligurio — comme le pape Alexandre VI qui « ne fit jamais rien d'autre, ne pensa jamais à rien d'autre qu'à tromper les hommes » (*Prince*, XVIII) — « connaît bien cet aspect du monde » que constitue la « simplicité » des hommes, leur incapacité à juger des choses autrement que par l'apparence¹⁰ ; mais elle montre également que cette façon d'agir par la tromperie, qu'une *beffa* « bene usata » — de même qu'il y a des cruautés « bene usate » (*Prince*, VIII) — peut être utile pour « remettre en état, unir, ramener la paix et la fidélité ». ¹¹

Impétuosité ou circonspection

On sait que cette question des modalités de l'agir politique est au cœur de la réflexion de Machiavel au moins dès 1506, date où il écrivit ses *Ghiribizzi al Soderini*, en réponse à une lettre de Giovan Battista Soderini, neveu du gonfalonier Piero Soderini. Dans la lettre qui motiva la réponse de Machiavel, Giovan Battista opposait ceux qui agissent de sorte que « le tonnerre et l'éclair » [*lo scoppio et il baleno*] soient simultanés et ceux qui préféreraient agir « marche après marche » [*a scaglione a scaglione*]¹². Cette formule pourrait bien être l'élément déclencheur de la réflexion machiavélique sur les façons d'agir, puisqu'elle oppose de fait les impétueux (et, en l'occurrence, c'est Machiavel lui-même qui est désigné comme tel) aux circonspects. Cette opposition des deux façons d'agir joue un rôle important dans le chapitre XXV du *Prince*, qui analyse le rapport entre la « vertu » et la « fortune » : la métaphore de la fortune-femme est la façon dont Machiavel échappe à l'aporie de la pensée ; c'est en effet cette métaphore qui permet de donner une réponse dans les faits, par les faits, à l'impossibilité qu'il vient d'énoncer : « si l'on changeait de nature avec les temps et avec les choses, on ne changerait pas de fortune » mais, précisément, « on ne trouve pas d'homme si prudent qu'il sache s'accomoder à cela ». Il y a dans cette façon d'affirmer que, quoi qu'il

¹⁰ « Alessandro VI non fece mai altro, non pensò mai ad altro, che ad ingannare uomini: e sempre trovò subietto da poterlo fare. E non fu mai uomo che avessi maggiore efficacia in asseverare, e con maggiori giuramenti affermassi una cosa, che l'osservassi meno; non di meno sempre li succedono li inganni ad votum, perché conosceva bene questa parte del mondo. »

¹¹ On aura reconnu une paraphrase de *Prince*, XVII, 2 : « Era tenuto Cesare Borgia crudele : nondimeno quella sua crudeltà aveva racconcia la Romagna, unitola, ridottala im pace et in fede. »

¹² « Si vous attendez janvier pour revenir, nous recevrons de vous, au même instant, le tonnerre et l'éclair : et pourtant il faudrait descendre marche après marche. »

en soit, « il vaut mieux être impétueux que circonspect, car la fortune est femme... » quelque chose que l'on pourrait nommer « un acte de foi »¹³. Au delà d'une préférence qui pourrait découler, au fond, d'un trait de caractère, il faut sans doute entendre là une analyse liée à « la qualité des temps » : ce qui est sous-entendu c'est l'idée que la situation actuelle requiert l'impétuosité; que les « temps qui courent » obligent à agir sans « temporiser », sans attendre « les bienfaits du temps ».

Dans la *Mandragore*, Madonna Lucrezia se fait, au sens strict, *mettere sotto*¹⁴ par Callimaco et accepte, après avoir été trompée et possédée charnellement de devenir « l'amie » de ce jeune homme fougueux¹⁵. Mais la façon d'agir « avec impétuosité » de Callimaco n'allait pas de soi. Au contraire, les premiers plans que celui-ci avait élaborés pour essayer de faire « changer de nature » Lucrezia allaient clairement dans le sens de la circonspection. On se souvient que dans l'acte I, scène 3, Callimaco envisage la possibilité de convaincre Nicia d'emmener sa femme aux bains. Il n'a aucune stratégie préétablie mais estime simplement, quand son serviteur lui pose la question du pourquoi d'une telle hypothèse, que le temps peut changer les choses : *Che so io? Di cosa nasce cosa, e il tempo la governa* (I, 1). Au début de la comédie, Callimaco est donc du côté des « sages de notre temps » (*e' savi de' nostri tempi*) qui estiment qu'il faut « jouir du bienfait du temps (*godere el beneficio del tempo*) » ; or, Machiavel estime (*Prince*, III, 30) que « le temps chasse devant lui toute chose et peut apporter avec lui le bien comme le mal et le mal comme le bien ». Et c'est précisément un commentaire semblable que Ligurio fait au plan de Callimaco : on court le risque de faire tous ces efforts pour rien ou, pire encore, pour quelqu'un d'autre (I, 3)¹⁶.

¹³ Cette expression est utilisée par F. Chabod dans l'introduction de son édition du *Prince*, 1924.

¹⁴ Cette expression de *Prince*, XXV, 26, que nous traduisons par « culbuter », est en effet une allusion à peine voilée à l'acte de possession sexuelle.

¹⁵ Il n'y a là aucune invraisemblance, contrairement à ce qu'a défendu Roberto Alonge, lors du colloque de Turin, *La lingua e le lingue di Machiavelli*, décembre 1999 ; il estime en effet que la transformation radicale de Lucrezia manque de cohérence psychologique (voir également Roberto Alonge, « Quella diabolica coppia di messer Nicia e di madonna Lucrezia », *Il Castello di Elsinore*, 34, 1999). Or, la psychologie n'a rien à voir avec la situation de la *Mandragore* : la « fortune » aime les « jeunes gens » qui la « battent et la bousculent » ; c'est ainsi que *doivent* agir les hommes « la fortuna è donna et è necessario, volendola tenere sotto, batterla et urtarla ».

¹⁶ I, 3 : LIGURIO : [...] E credo che, quando e' ti piaccia questo partito, che noi ve lo condurremo; ma io non so se noi ci faremo el bisogno nostro. CALLIMACO Perché?

LIGURIO Che so io? Tu sai che a questi bagni va d'ogni qualità gente, e potrebbe venirvi uomo a chi madonna Lucrezia piacesse come a te, che fussi ricco più di te, che avessi più grazia di te: in modo che si porta pericolo di non durare questa fatica per altri, e che intervenga che la copia de' concorrenti la facciano più dura, o che dimesticandosi, la si volga ad un altro e non a te. CALLIMACO Io conosco che tu di' el vero [...]

Et il est tout à fait notable que Ligurio emploie, à propos de Callimaco, le terme de « circonspect », *respettivo*¹⁷ (précisément le mot qui est utilisé dans le chapitre XXV du *Prince*). Même s'il s'agit, dans le contexte d'énonciation, d'une façon de répondre à Nicia et de « louer » devant ce dernier la discrétion du médecin Callimaco, ce mot prend tout son sens dès lors qu'on le met en rapport avec les hésitations permanentes de Callimaco, et ce jusqu'au dénouement.

« Changer de nature¹⁸ »

Dans la première scène de la pièce, Callimaco définit l'enjeu de l'entreprise qu'il mène : il s'agit de faire « changer la nature » de Lucrezia¹⁹. En effet, la première raison des difficultés qu'il éprouve à mener cette « guerre de conquête » est précisément « la nature très honnête » de la jeune femme²⁰. Cette capacité « de changer de nature avec les temps et avec les choses » est précisément ce qui permettrait à un homme prudent « de ne pas changer de fortune » et d'arriver à ses fins : c'est dans ces termes que Machiavel explicite sa position dans le chapitre XXV du *Prince* ; et on sait que cette hypothèse est exprimée pour mémoire, car, nous dit Machiavel « on ne trouve pas d'homme si prudent qu'il sache s'accomoder à cela ». Or, le récit que fait Callimaco de la nuit qu'il a passée avec Lucrezia (V, 4) semble bien indiquer que quelque chose s'est passé qui ressemble fort à un tel changement de nature en fonction de « la qualité des temps ». Reprenons les propos que Lucrezia tient à Callimaco, après qu'il s'est fait connaître : « Poiché l'astuzia tua, la sciocchezza del mio marito, la semplicità di mia madre e la tristizia del mio confessore mi hanno condotto a fare quello che mai per me medesima arei fatto, io voglio iudicare che venga da una celeste disposizione, che abbi voluto così, e non sono sufficiente a recusare quello che 'l Cielo vuole che io accetti. ».

¹⁷ II, 2 : NICIA Sarebbe egli altro remedio che bagni? Perché io non vorrei quel disagio, e la donna uscirebbe di Firenze mal volentieri. LIGURIO Sì, sarà! Io vo' rispondere io. *Callimaco è tanto respettivo, che è troppo*. Non m'avete voi detto di sapere ordinare certe pozione, che indubitamente fanno ingravidare? CALLIMACO Sì, ho. Ma io vo rattenuto con gli uomini che io non conosco, perché io non vorrei mi tenessino un cerretano.

¹⁸ Voir, sur ce point, Giulio Ferroni, *Mutazione e riscontro nel teatro di Machiavelli*, Rome, Bulzoni, 1972, qui est le premier à avoir développé cette thèse de façon radicale. Pour un point de vue opposé, voir l'introduction de Gennaro Sasso à l'édition de *La Mandragola* qu'il a procurée, avec la collaboration de Giorgio Inglese (Milan, Rizzoli, « BUR », 1980) ; Sasso estime qu'on ne saurait présenter Lucrezia comme un modèle de sage sachant « changer de nature » dans la mesure où, selon lui, « ignore la rivolta e passivamente si adegua alla logica del fatto compiuto ».

¹⁹ I, 1 : Potrebbe quel luogo farla diventare d'un'altra natura, perché in simili lati non si fa se non festeggiare.

²⁰ I, 1 : In prima mi fa la guerra la natura di lei, che è onestissima e al tutto aliena dalle cose d'amore...

Il y a une situation nouvelle, créée par la « qualité des hommes » ; tristes qualités certes, (*astuzia, sciocchezza, semplicità, tristizia...*) mais qui n'en ont pas moins contribué à modifier la « qualité des temps ». D'objet d'une coalition humaine qui l'a forcée à agir contrairement à ce vers quoi la poussait sa « nature très honnête », Lucrezia peut dès lors devenir sujet autonome et agir en fonction de ses propres intérêts, tels qu'ils peuvent être définis en fonction de la situation nouvelle qui est en quelque sorte voulue par la Ciel. Avant d'aller de l'avant dans cette recherche des intérêts de Lucrezia, constatons que ce qui est défini là c'est une « occasion » au sens machiavélien du terme : une situation que « la fortune »²¹ offre à qui doit avoir en lui la « vertu » suffisante pour la saisir. Cette situation qu'offre la « fortune » n'est pas forcément bonne pour un regard non vertueux, elle peut même ressembler à la pire des situations puisque le chapitre XXVI énonce que « si l'on voulait connaître la vertu d'un esprit italien, il était nécessaire que l'Italie fût réduite dans les termes où elle est présentement, et qu'elle fût plus esclave que les Juifs, plus asservie que les Perses, plus dispersées que les Athéniens, sans chef, sans ordre, battue, dépouillée, lacérée, parcourue en tous sens, et qu'elle eût subi toutes les sortes de ruines. » La situation de Lucrezia — qui est donc l'occasion qu'elle peut ou non saisir — n'est guère différente de celle de l'Italie : ça ne pourrait être pire, elle a été contrainte à agir contre sa nature, « messa sotto », trompée. L'occasion offerte « dalla fortuna e da Dio » est donc excellente : il faut la saisir... et c'est précisément ce qu'elle fait, avec brio, en proposant à Callimaco de devenir le « compère » du couple Nicia-Callimaco. Quels sont en effet les avantages qu'offre la solution que propose Lucrezia à Callimaco ? Le premier n'est pas strictement présent dans le récit de Callimaco, mais le lecteur de la comédie se souvient qu'il avait été énoncé sans ambages par Ligurio (IV, 2) lorsqu'il explique à Callimaco, décidément incapable de penser en termes stratégiques, ce qu'il doit faire au cours de la nuit que sa tromperie (son « astuzia ») va lui procurer : « Che tu te la guadagni in questa notte, e che, innanzi che tu ti parta, te le dia a conoscere, scuoprale lo inganno, mostrile l'amore le porti, dicale el bene le vuoi, e come senza sua infamia la può esser tua amica, e con sua grande infamia tua nimica.

²¹ Que l'on puisse lire indifféremment « celeste disposizione » ou « fortuna », la formulation de Prince, XXV, 1 nous y autorise sans aucun doute : « E' non mi è incognito come molti hanno avuto et hanno opinione che le cose del mondo sieno in modo governate, dalla fortuna e da Dio, che li uomini con la prudenza loro non possino correggerle, anzi non vi abbino remedio alcuno... »

È impossibile che la non convenghi teco, e che la voglia che questa notte sia sola. » Et si l'argument n'est pas entièrement repris dans le récit de Callimaco, il en reste cependant des traces suffisantes qui montrent qu'il n'a pas été oublié au cours de la discussion (« poi che io me le fu' dato a conoscere, e ch'io l'ebbi dato ad intendere l'amore che io le portavo, e quanto facilmente per la semplicità del marito, noi potavàno vivere felici senza infamia alcuna). Cette analyse des effets respectifs du choix d'être une amie ou une ennemie de son trompeur fait donc partie de l'intérêt qu'offre la proposition de Lucrezia — elle protège ainsi sa réputation, puisque Callimaco aura, pour sa part, tout intérêt à maintenir cachée la tromperie qu'il a élaborée... Mais ce n'est pas le seul : Lucrezia est maintenant persuadée qu'en étant « ben coperta » par les soins de Callimaco, elle aura un enfant, dont elle a aussi envie que son mari (on se souvient de l'analyse de Callimaco, en I, 1 : « la voglia che lui e lei hanno di avere figliuoli, che, sendo stata sei anni a marito e non avendo ancor fatti, ne hanno, sendo ricchissimi, un desiderio che muoiono. ») pour des raisons d'héritage (« sendo ricchissimi ») et de position sociale ; ce dernier point est explicité par Sostrata, la mère de la jeune femme (III, 11) : « Non vedi tu che una donna, che non ha figliuoli, non ha casa? Muorsi el marito, resta com'una bestia, abandonata da ognuno. » Enfin, elle aura à la fois l'héritier, la position sociale, aujourd'hui et demain (puisque Callimaco lui promet, en cas de mort de Nicia, de la prendre pour épouse), et le plaisir puisqu'elle a pu se rendre compte — et l'énonciation se fait dans les termes du topos décaméronien²² — « avendo ella, [...] gustato che differenza è dalla iacitura mia a quella di Nicia, e da e baci d'uno amante giovane a quelli d'uno marito vecchio... ». Callimaco reste coi²³ devant la transformation aussi incontestable qu'incroyable de Lucrezia : « Non potetti rispondere a la minima parte di quello che io arei desiderato. » Il a de fait devant lui une femme « si prudente » qu'elle sait « changer sa façon de procéder » quand la fortune a fait « varier les temps » ! Il n'est pas le seul à s'étonner. Dans la scène suivante (V, 5) Nicia est tout aussi sidéré par la nouvelle Lucrezia qu'il découvre : la « mocciconna » (III, 11), la « pazza » dont Nicia pense qu'elle a « un cervello di gatta » (IV, 8), répond désormais du tac au tac (« Guarda come ella

²² *Decameron*, III, 6 : nouvelle de Ricciardo et Catella. Outre les « basci più saporiti » que donne l'amant, la question de la *fama* y est aussi évoquée comme une des raisons qui incitent Catella à « volta[re] la sua durezza in dolce amore verso Ricciardo ».

risponde ! »), elle prend les opérations en mains, « la pare un gallo ! » alors même que la veille « elle paraissait à demi morte ». C'est donc à juste titre (mais sans connaître les vrais attendus de cette « renaissance ») que Nicia l'incite à entrer dans l'église « perché gli è proprio, stamani, come se tu rinascessi. » Ce qui se joue dans cette nouvelle naissance c'est, de fait, le passage d'une « nature » à une autre, en fonction de la « qualité des temps ».

La Mandragore joue donc avec la politique, avec le langage de la politique, avec les thèses politiques de son auteur. La politique est un élément du comique, elle est un des ingrédients du rire car *La Mandragore* est écrite pour faire rire (le prologue le rappelle : « Non è el componitor di molta fama; / pur, se vo' non ridete, / egli è contento di pagarvi il vino. »), même si les arrières plans politiques et moraux de la comédie laissent entrevoir « un monde dégradé », pour reprendre l'expression de Sasso. Et que le monde soit dégradé, le fait précisément que les grands principes de l'analyse politique soient utilisés pour exprimer de « vaines pensées » en est un indice. C'est le prologue de la comédie qui tend à montrer que Machiavel est conscient de cette situation. Il y exprime en effet avec force qu'il aurait certainement mieux à faire qu'à écrire des comédies :

E, se questa materia non è degna,
per esser pur leggieri,
d'un uom, che voglia parer saggio e grave,
scusatelo con questo, che s'ingegna
con questi van pensieri
fare el suo tristo tempo più suave,
perch'altrove non have
dove voltare el viso,
ché gli è stato interciso
mostrar con altre imprese altra virtute,
non sendo premio alle fatiche sue.

Que cette partie du prologue soit une sorte de description de la situation de Machiavel, qui écrit des choses « légères », se laisse aller à de « vaines pensées » parce qu'il ne peut utiliser ses capacités — sa vertu — dans un domaine plus digne de lui, voilà un aspect des choses qui ne devait pas échapper à Francesco Guicciardini : celui-ci, dans une lettre à Machiavel du 26 décembre 1525, au moment où il est question d'organiser une représentation de *La*

²³ Au vrai, il croit d'abord « morir[si] per la dolcezza », donnant ainsi raison à la remarque de Ligurio, exprimée dans l'acte IV, 2 : « Che gente è questa? Ora per l'allegrezza, ora pel dolore, costui vuole morire in ogni modo. »

Mandragore à Faenza « pochi dì avanti il carnovale [1526] »²⁴, constate que les comédiens ne veulent pas du prologue qu'ils comprennent mal eux-mêmes et que les spectateurs n'apprécieraient pas davantage et conseille à son ami de rédiger un autre prologue « conforme al poco ingegno delli auditori, et *nel quale siano più presto dipinti loro che voi* ». Pour comprendre ce que Machiavel pensait au fond de la situation politique, il est bon de se rappeler un passage des toutes dernières lignes de l'*Art de la guerre*, dans lequel Machiavel rappelle comment Philippe de Macédoine préparait les troupes qui allaient lui permettre de se « faire seigneur » de la Grèce, « tandis que le reste de la Grèce était dans l'oisiveté et s'occupait à jouer des comédies »²⁵. Ecrire des comédies est donc bien un moyen de « rendre un triste temps plus doux » en riant et en faisant rire, tout en laissant entendre que celui qui écrit « connaît les choses du monde » et saurait employer autrement son talent et ses connaissances.

La revendication de cette façon de mêler choses « légères » et choses « graves » est d'ailleurs ouvertement avancée dans une lettre à Francesco Vettori du 31 janvier 1515. Machiavel y défend la thèse du caractère positif de la « varietà » dans les écrits et les tempéraments, en des termes auxquels le passage du prologue que nous avons cité plus haut semble faire écho :

Chi vedesse le nostre lettere, honorando compare, et vedesse la diversità di quelle, si maraviglierebbe assai, perché gli parebbe hora che noi fussimo huomini gravi, tutti volti a cose grandi, et che ne' petti nostri non potrebbe cascare alcuno pensiero che non avesse in sé honestà e grandezza. Però dipoi, voltando carta, gli parrebbe quelli noi medesimi essere leggieri, incostanti, lascivi, volti a cose vane. Questo modo di procedere, se a qualcuno pare sia vituperoso, a me pare laudabile, perché noi imitiamo la natura, che è varia; et chi imita quella non può essere ripreso. Et benché questa varietà noi la solessimo fare in più lettere, io la voglio fare questa volta in una, come vedrete, se leggerete l'altra faccia. Spurgatevi.

²⁴ C'est à cette occasion que furent composées les chansons à chanter avant chaque acte : la Barbera (Barbara Salutati Raffacani), chanteuse dont Machiavel était alors amoureux devait venir les interpréter. On ignore si cette représentation eut vraiment lieu.

²⁵ *Arte della guerra*, VII : « E io vi affermo che qualunque di quelli che tengono oggi stati in Italia prima entrerà per questa via, fia, prima che alcuno altro, signore di questa provincia; e interverrà allo stato suo come al regno de' Macedoni, il quale, venendo sotto a Filippo che aveva imparato il modo dello ordinare gli eserciti da Epaminonda tebano, diventò, con questo ordine e con questi esercizi, mentre che l'altra Grecia stava in ozio e attendeva a recitare

La lettre, qui répondait à une lettre de Vettori présentant la « thèse » suivante : « [per fuggire la melanchonia] di necessità bixogna ridursi a pensare a chose piacevole, né so chosa che dilecti più a pensarvi e a farlo che il fottere »²⁶, commençait par un sonnet d'amour et des propos plaisants en réponse à « la lettera della foia »²⁷ et se poursuivait par des réflexions sur les projets d'accorder à Julien de Médicis un « état » comprenant Parme, Plaisance, Modène et Reggio et sur les difficultés qu'il y a à « maintenir des états nouveaux ». Machiavel revendique donc clairement le fait d'être, à la fois, « léger » et « grave », ou, pour le dire avec une autre formule qui lui sert à signer une lettre du 21 octobre 1525, « historico, comico et tragico »²⁸. Cette revendication de la dualité de *l'huomo grave volto a cose gravi* et de *l'huomo leggiere volto a cose vane*, il faut l'avoir à l'esprit quand on aborde les textes « graves », proprement politiques, de notre auteur.

Le Prince : le rire ingrédient de la polémique politique

Le rire n'est pas absent du *Prince*. Faute de l'y reconnaître et de repérer sa fonction, on ne voit plus que des textes qui définissent « l'art de l'Etat », qui tendent à « techniciser » une langue — dès lors de moins en moins littéraire — visant à rendre compte le plus scientifiquement possible de la sphère de l'agir politique. On oublie alors que, dans le *Prince*, les métaphores de l'écrivain, tantôt « peintre de pays », tantôt « prudent archer » indiquent que l'angle de vue, la position, de celui qui écrit est déterminant et que pour atteindre la cible il faut parfois viser ailleurs et ne pas tirer tout droit²⁹ ! Le rire de Machiavel est précisément un des moyens de ne pas tirer tout droit et c'est aussi un des observatoires où se place Machiavel pour décrire le monde de la politique. A lire le *Prince* avec ce point de vue, on se rend compte que le rire est un des ingrédients de la polémique politique : il n'est pas

commedie, tanto potente che potette in pochi anni tutta occuparla, e al figliuolo lasciare tale fondamento, che potéo farsi principe di tutto il mondo. »

²⁶ Lettre de Francesco Vettori à Machiavel, 16 janvier 1515.

²⁷ L'expression est de Machiavel ; il est vrai que Vettori avait énoncé que « questo mondo non è altro che amore, o, per dir più chiaro, foia... ».

²⁸ Lettre de Machiavel à Francesco Guicciardini, 21 octobre 1525 ; c'est aussi un bel exemple de « varietà » puisqu'elle porte à la fois sur la dot des filles de Guicciardini à demander au pape, sur le projet de représenter La Mandragore à Faenza, en présence de la Barbera, sur une nommée Mariscotta que Guicciardini lui avait présentée, sur le salaire qu'on lui propose pour rédiger les *Histoires florentines*.

indifférent qu'il soit présent lorsque Machiavel analyse la politique française en Italie, les effets de la présence de l'Eglise sur les malheurs de l'Italie et la façon dont les condottieres italiens mènent la guerre et « ordonnent » leurs troupes ; ce sont là en effet trois des points sur lesquels sa critique est particulièrement acerbe.

La sixième erreur de Louis XII

Dans le chapitre III du *Prince*, après avoir énoncé, en les tirant de l'expérience des Romains, les « règles » à suivre pour « tenir » des états acquis « dans une province qui présente des dissemblances dans la langue, les coutumes et les ordres », Machiavel analyse la politique française en Italie et compare ces « règles » avec la pratique du roi Louis XII. On sait que la comparaison n'est guère favorable au roi de France : « vous verrez — annonce d'emblée Machiavel — comment il a fait le contraire des choses qui se doivent faire pour tenir un état dans une province qui présente des dissemblances » (III, 31). Et l'analyse commence, avec une insistance ironique permanente sur les erreurs du roi. III, 36 « Que maintenant chacun considère *comment le roi pouvait avec peu de difficulté [con quanta poca difficoltà]*, maintenir en Italie sa réputation... » ; III, 39 : « *Il ne lui suffit pas [non gli bastò]* d'avoir fait devenir l'Eglise grande et s'être privé de ses amis... Mais les cinq erreurs impardonnables — parce qu'il n'était pas poussé par la nécessité à les commettre — du roi de France ne lui suffisaient pas. Il commit encore « la sixième, à savoir ôter leur état aux Vénitiens. » Avec cette analyse, Machiavel dit clairement que « les règles » sont à appliquer en fonction des circonstances et de la situation. Les cinq erreurs commises par Louis XII - donc le non-respect de cinq règles générales telles qu'elles avaient été définies tout au long de ce chapitre III - « tant qu'il vivait, pouvaient malgré tout ne pas lui nuire, s'il n'avait fait la sixième » : c'est donc bien l'analyse concrète des rapports de force qui détermine l'usage nécessaire ou non de la règle ; mais on remarque également que cette analyse concrète d'une situation concrète est loin d'être exempte d'ironie : Louis XII avait déjà fait cinq erreurs, il fallait vraiment qu'il en ajoute une sixième pour faire bonne mesure ! Derrière cette ironie mordante, on sent l'acrimonie du Florentin qui se souvient de l'arrogance des Français vis-à-vis de sa cité, de leurs ambiguïtés dans la guerre de Pise, de

²⁹ Le peintre de la lettre de dédicace et l'archer du chapitre VI ; sur ces métaphores de l'écrivain, on nous permettra de renvoyer à Machiavel, *De principatibus, Le Prince*, traduction et commentaire de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, PUF, 2000, notamment, dans la postface, p. 587-591.

leur incapacité à comprendre que leurs amis en Italie (voir III, 36, 37 et 39) étaient, avant tout autre, les Florentins : la réponse du tac au tac de Machiavel au cardinal de Rouen (III, 48) — si les Italiens n'entendent rien à la guerre, les Français eux n'entendent rien à l'état — montre quel est l'état d'esprit du secrétaire florentin : les Français sont fiers de leur puissante cavalerie mais incapables de savoir que la guerre a des effets géo-politiques, que la question des alliances, des amis et des ennemis (et, en l'occurrence, l'incapacité à voir que leurs vrais amis en Italie sont les Florentins et non « l'Eglise ») y est tout aussi centrale que celle de la force militaire pure. Il fallait vraiment cette incapacité à penser en même temps la guerre et la politique pour commettre autant d'erreurs ! Pour faire un bref retour à *La Mandragore*, on comprend pourquoi on y apprend (II, 6) que le roi de France — et les principaux seigneurs de ce royaume — ont dû faire appel à la potion de mandragore pour avoir une descendance³⁰, qu'ils sont donc à la fois, pour dire les choses par leur nom, impuissants et cocus.

Les principats ecclésiastiques

Le chapitre XI du *Prince* traite « des principats ecclésiastiques ». Ce nouveau thème de réflexion n'avait pas été annoncé auparavant et semble mériter un traitement spécifique du fait de la nature "aberrante" de ces Etats. Par ailleurs, malgré ce titre général, qui pouvait laisser penser que Machiavel aller traiter ici tous les principats ecclésiastiques, tels par exemple ceux des trois princes-électeurs de l'Empire, les archevêques de Mayence, Trèves ou Cologne, ce chapitre se réduit rapidement à une histoire très contemporaine de l'Etat pontifical et du pouvoir temporel des papes : le « passage » en Italie de Charles VIII, en 1494, (évoqué au § 6 « avant que Charles, roi de France, ne passât en Italie... ») est une borne chronologique. Le tournant historique que marque ce « passage » ouvre donc une nouvelle situation qui est à l'origine du renforcement du pouvoir temporel.

Avant d'entreprendre l'analyse des politiques menées par Alexandre VI et Jules II qui sont donc au cœur de la démonstration, Machiavel présente ce que l'on peut dire de façon générale sur le pontificat en tant que forme spécifique du principat. La logique discursive de tout le passage qui concerne cet aspect des choses s'avère d'emblée biaisée. En effet, si l'on

³⁰ « Sì che voi dubitate di fare quello che ha fatto el re di Francia e tanti signori quanti sono là ? »

s'en tient aux premières déclarations de Machiavel³¹, aucun discours prescriptif n'est possible, aucun conseil au prince n'est pertinent puisque peu importe ce que font les princes ecclésiastiques, la force dévolue à la religion par son ancrage dans le temps de l'Histoire suppléant toutes les faiblesses et toutes les erreurs. D'ailleurs, un peu plus loin [§ 4], Machiavel ajoute : "*mais comme ils sont régis par des causes supérieures, que l'esprit humain ne peut atteindre, je m'abstiendrai d'en parler*" (que l'on comparera à ce qui est dit sur Moïse au chapitre VI, 8 : "Et bien que, de Moïse, on ne doive pas parler, puisqu'il a été un pur exécuteur des choses qui lui étaient ordonnées par Dieu")... Ce chapitre non prévu initialement semble donc bien vite devoir être réduit à sa plus simple expression ! On peut ajouter à ces apparentes hésitations l'auto-jugement de Machiavel « ce serait l'office d'un homme présomptueux et téméraire que de les examiner » [§4], chose qu'il va faire précisément... Dans tout ce début du chapitre XI s'entrecroisent donc différents registres et différents niveaux de lecture, l'ironie de l'auteur étant présente de façon massive et notamment dans la description des caractéristiques qui font de ces principats les seuls qui soient « sûrs et heureux » [§ 4] :

[2] Ils sont les seuls à avoir des états et à ne pas les défendre, à avoir des sujets et à ne pas les gouverner. [3] Et les états, bien qu'ils ne soient pas défendus, ne leur sont pas ôtés ; et les sujets, bien qu'ils ne soient pas gouvernés, ne s'en soucient pas, ne pensent pas à se détacher d'eux et ne le peuvent pas. [4] Seuls ces principats sont donc sûrs et heureux...

Dans cette série de sentences lapidaires, articulées autour d'une anaphore sarcastique, se mêlent, derrière l'apparente simplicité des constats, une cruelle ironie et une critique acerbe de cet état des choses ; l'habileté rhétorique consiste à vouloir démontrer que tout est donc pour le mieux en suggérant de fait tout le contraire. Les Etats ecclésiastiques apparaissent donc comme des réalités historiques qui échappent à toutes les règles « raisonnables » de l'art et de la causalité politiques. On remarquera d'ailleurs que la préposition *per* , qui introduit les propositions subordonnées (« bien qu'ils ne soient pas défendus », *per essere indifesi* ; « bien qu'ils ne soient pas gouvernés », *per non essere governati*), si elle a ici,

³¹ XI, 1 : « ... ils s'acquièrent ou par vertu ou par fortune, et se maintiennent sans l'une ni l'autre, car ils sont soutenus par les ordres invétérés de la religion, qui ont été si puissants et d'une qualité telle, qu'ils maintiennent les princes dans leur Etat quelles que soient leurs façons de procéder et de vivre ».

comme le note Giorgio Inglese³², une valeur concessive (= bien que), maintient cependant, au moins de façon sous-jacente, son sens plus fréquent de préposition causale ("à cause de", "parce que"), ce qui ne manque pas de renforcer l'ironie du propos.

Les passages sur le rôle de l'Eglise dans les *Discours* vont dans le même sens : c'est l'ironie et le sarcasme — non l'imprécation et l'indignation³³ — qu'utilise Machiavel pour parler de la politique temporelle des papes de son temps : qu'on se souvienne des *Discours*, I, XII et des « obligations » que les Italiens doivent avoir envers les papes³⁴ ! Qu'on se souvienne également de la méthode qu'il préconise pour vérifier son analyse : il suffirait, écrit-il, d'installer la curie romaine chez les Suisses et l'on verrait bien vite agir sa force de corruption³⁵ ! Et pour revenir une fois encore à *La Mandragore*, fra Timoteo n'est-il pas un bel exemple de religieux auquel on doit de devenir « sans religion et méchant » ?

« Et la fin de leur vertu... »

Il n'est pas étonnant que l'ironie machiavélienne s'exerce contre une autre cause de « la ruine de l'Italie », les troupes mercenaires. La formule du chapitre XII, 31 « et la fin de leur vertu fut que l'Italie a été parcourue par Charles, pillée par Louis, forcée par Ferdinand et outragée par les Suisses » suffirait à elle seule à montrer que le sarcasme est, là aussi, une arme polémique acérée, contre ces capitaines mercenaires qui « veulent bien être tes soldats tant que tu ne fais pas la guerre ; mais dès que la guerre vient, ils ne veulent que fuir ou s'en aller » [§ 7]. Quant aux troupes auxiliaires, Machiavel prévient que « celui, donc, qui veut ne pas pouvoir vaincre, qu'il se prévale de telles armes... » (XIII, 7). La cause paraît entendue. Nous voudrions simplement insister ici sur l'usage ironique du terme « péché » et de l'expression « les miraculeuses défaites » [*le miracolose perdite*].

³² Dans les notes correspondantes de l'édition du *Prince* qu'il a publiée chez Einaudi, 1995.

³³ Contrairement à ce que fait Francesco Guicciardini qui, bien loin d'être ironique, laisse parler sa colère et sa « juste douleur devant le malheur public » dans le fameux chapitre sur le pouvoir temporel des papes de *l'Histoire d'Italie* [IV, XII].

³⁴ *Discours*, I, XII : « Abbiamo, adunque, con la Chiesa e con i preti noi Italiani questo primo obbligo, di essere diventati senza religione e cattivi; ma ne abbiamo ancora uno maggiore, il quale è la seconda cagione della rovina nostra. Questo è che la Chiesa ha tenuto e tiene questa provincia divisa. »

³⁵ *Ibid.* : « E chi ne volesse per esperienza certa vedere più pronta la verità, bisognerebbe che fusse di tanta potenza che mandasse ad abitare la corte romana, con l'autorità che l'ha in Italia, in le terre de' Svizzeri; i quali oggi sono, solo, popoli che vivono, e quanto alla religione e quanto agli ordini militari, secondo gli antichi: e vedrebbe che in poco tempo farebbero più disordine in quella provincia i rei costumi di quella corte, che qualunque altro accidente che in qualunque tempo vi potesse surgere. »

Dans le § 9 du chapitre XII, après avoir rapporté le bon mot attribué au pape Alexandre VI et rapporté par Commynes dans ses *Mémoires*³⁶ — « ainsi fut-il loisible à Charles roi de France de prendre l'Italie avec une craie » —, Machiavel commente l'incroyable victoire française : « et celui qui disait que nos péchés en étaient cause disait la vérité ; mais ce n'étaient pas du tout ceux qu'il croyait, mais ceux que j'ai racontés ». Sans le nommer expressément, Machiavel renvoie aux sermons de Savonarole, qui, en novembre et décembre 1494, montait en chaire presque tous les jours pour expliquer que la guerre était causée par les péchés des Florentins. De ce fait, comme dans le passage sur les prophètes désarmés au chapitre VI, il marque le renversement théorique qu'il imprime au questionnement sur la guerre, et il le marque par un clin d'œil ironique. Le jeu sur le mot « péché » est aussi significatif de la réflexion de Machiavel sur le sens des mots et le détournement que l'on peut leur faire subir selon la logique du discours tenu. Et ce n'est pas la seule fois où il s'en prend aux « péchés » politiques et militaires des princes italiens ; le terme est employé dans *Discours II*, 18, chapitre consacré d'ailleurs à la défense de la primauté de l'infanterie sur la cavalerie (« parmi les péchés des princes italiens qui ont fait que l'Italie est esclave des étrangers il n'y en a pas de plus grand que d'avoir [...] apporté tous leurs soins à la milice à cheval. Ce désordre est né à cause de la malignité des chefs et de l'ignorance de ceux qui tenaient les Etats ») et dans *l'Art de la Guerre* (livre II : "le seul péché pour lequel, elle [l'Italie] a été pillée, ruinée et parcourue par les étrangers a été qu'elle n'a pas pris grand soin de la milice à pied et qu'elle a réduits tous ses soldats à être des cavaliers").

Dans le chapitre XII, 26, Machiavel tire les conclusions de l'usage des troupes mercenaires par les Vénitiens : « de ces armes, en effet, naissent seulement les lentes, tardives et faibles acquisitions, les soudaines et miraculeuses défaites ». Ces *miracolose perdite* constituent un syntagme que l'on retrouve au moins à trois reprises sous la plume de Machiavel : d'abord, dans sa lettre du 8 février 1508 où il note, non sans quelque ironie grinçante, que l'Italie remplit « deux conditions » qui font que « quiconque l'a attaqué jusqu'ici en a tiré de l'honneur », à savoir qu'« elle est tout entière exposée aux rebellions et changements » et qu'« elle a de mauvaises armes », et c'est de là que « sont nés les miraculeuses acquisitions et les miraculeuses défaites » (*Legazioni e commissarie*, édition Bertelli, vol. II, p. 1099) ;

³⁶ Philippe de Commynes, *Mémoires*, J. Calmette [éd.], Paris, Belles Lettres, 1965, vol. III, p. 81.

ensuite dans les *Discours* où, en conclusion de II, 30, il remarque qu' « on voit encore à cause de cela chaque jour de miraculeuses défaites et de miraculeuses acquisitions » ; enfin, dans *l'Art de la guerre*, à la fin du livre VII : « De là naquirent, en 1494, les grandes épouvantes, les soudaines fuites et les miraculeuses défaites; et ainsi, trois très puissants Etats d'Italie ont été plusieurs fois mis à sac et pillés. Mais ce qui est pire, c'est que ceux qui nous restent demeurent dans la même erreur et vivent dans le même désordre ».

Dans ces deux cas, le jeu avec le sens primitif des mots « péchés » et « miraculeux » porte sur le passage du sens moral et religieux au sens proprement politique et militaire et, de ce fait, établit, par le truchement d'un usage détourné des mots, un lien entre la critique du rôle joué par l'Eglise et les mauvaises coutumes militaires italiennes ainsi qu'un brouillage entre le bien et le mal dans le domaine moral et dans le domaine politico-militaire³⁷. L'utilisation à plusieurs reprises de ces emplois détournés fait penser que l'ironie mordante est bien à tout instant, pour Machiavel, un moyen de « laisser sortir sa fureur » (*sfogarsi*) contre ceux qui sont cause la « ruine de l'Italie ». Car le rire est bien, chez Machiavel, une tonalité récurrente de l'analyse et de la critique politique. Dans une lettre — que nous avons déjà évoquée — adressée à Francesco Guicciardini, le 21 novembre 1525³⁸, il énonce une thèse sur les responsabilités des princes dans l'état politique de l'Italie : « e mi sfogo accusando i principi, che hanno fatto ogni cosa per condurci qui »... *Sfogarsi* c'est, au sens strict, laisser sortir sa *foga*, sa fureur et il le fait « en accusant » mais également, nous venons de le voir, en riant. Un rire grinçant, sarcastique, qui est une arme de la critique. Une fois de plus c'est chez le « presque frère » de Machiavel, Francesco Guicciardini, que nous irons chercher le sens précis de ce rire politique. Dans une lettre envoyée à Roberto Acciaiuoli, depuis le camp de

³⁷ Sur cet aspect, voir également *Prince*, VIII, 24 : « Bien employées peuvent être appelées— si du mal il est loisible de dire du bien [*se del male è lecito dire bene*] — celles [*i.e.* les cruautés] qui se font tout d'un coup, par nécessité de se mettre en sécurité... » et *Discours*, III, 1 : Ma quanto alle sette, si vede ancora queste rinnovazioni essere necessarie, per lo esempio della nostra religione, la quale, se non fossi stata ritirata verso il suo principio da Santo Francesco e da Santo Domenico sarebbe al tutto spenta. Perché questi, con la povertà e con lo esempio della vita di Cristo, la riducono nella mente degli uomini, che già vi era spenta: e furono sì potenti gli ordini loro nuovi, che ei sono cagione che la disonestà de' prelati e de' capi della religione non la rovinino; vivendo ancora poveramente, ed avendo tanto credito nelle confessioni con i popoli e nelle predicazioni, che ci danno loro a intendere come egli è male dir male del male, e che sia bene vivere sotto la obediencia loro, e, se fanno errore, lasciargli gastigare a Dio: e così quegli fanno il peggio che possono, perché non temono quella punizione che non veggono e non credono. Ha, adunque, questa rinnovazione mantenuto, e mantiene, questa religione.

³⁸ Voir *supra*, n. 27.

l'armée pontificale [*ex castris*], le 18 juillet 1526, Messer Francesco, lieutenant de l'armée pontificale écrit ;

« El Machiavello si truova qua : era venuto per riordinare questa militia, ma, veduta quanto la è corrotta, non confida haverne honoro. *Starassi a ridere delli errori delli huomini, poi che non gli può correggere.* »

« Rire des erreurs des hommes puisqu'on ne peut les corriger. » La formule peut sembler cynique et elle le serait si on n'ajoutait pas que ce rire a une fonction positive dès lors qu'il est partie prenante de textes qui tendent à exprimer la possibilité même de corriger « les erreurs des hommes » et qui sont écrits — comme le dit une formule du prologue du livre II des *Discours*, qui résume bien la posture éthique de Machiavel et le sens qu'il attribue aux textes qu'il rédige — parce que c'est « l'office d'un homme bon (*l'offizio* : le devoir, la tâche) d'enseigner aux autres ce bien que tu n'as pu mettre en œuvre à cause de la malignité des temps et de la fortune. »